

LA CONFÉRENCE DE LONDRES (17-23 SEPTEMBRE 1871) ¹

Bien que l'Internationale n'eût pas tenu de congrès en 1870, le Conseil général, c'est-à-dire Marx, ne convoqua en 1871 qu'une conférence siégeant à huis clos à Londres et composée de délégués soigneusement triés sur le volet. Les Jurassiens, évidemment, ne furent même pas invités. Cette conférence de Londres correspondait au dessein bien arrêté de Marx de faire de l'Internationale sa chose à lui. Pour la bonne cause, sans doute, mais n'est-ce point là l'excuse invoquée par tous les autoritaires ? La caporalisation de l'Internationale à quoi Marx tendait de plus en plus y apparaît de façon significative, spécialement en ce qui concerne les quatre points suivants. Le premier a trait à la fixation du « dogme politique » proclamé par les statuts. Jusque-là avaient eu force de loi deux rédactions que tout le monde avait toujours considérées comme également valables : une rédaction originale anglaise (fidèlement traduite en allemand par Marx) énonçant que la libération de la servitude économique constituait le grand but de l'Internationale, et auquel toute action politique devait être subordonnée *as a means*, comme un moyen ; et une rédaction française ainsi conçue : « Que ... l'émancipation économique des travailleurs est le grand but auquel doit être subordonné tout mouvement politique. » Or, l'ancienne édition des statuts était épuisée. Pour l'impression d'une édition nouvelle (parue en mars 1870), Lafargue, gendre de Marx, pria Paul Robin, qui était à cent lieues de se douter qu'il y avait là-dessous manœuvre savante, pour ne pas dire, ecclésiastique, de rétablir la littéralité de la traduction française, ce qui fut fait : « Que ... l'émancipation économique des classes ouvrières (put-on lire désormais dans le nouveau texte) est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme un simple moyen. » Ajoutons que ni Bakounine, à qui il arriva de citer le texte en question sous sa nouvelle forme, ni les Jurassiens n'en prirent le moindre ombrage ².

Mais ce texte, Marx et Engels étaient bien décidés à amener la conférence de Londres à en arrêter une interprétation qui sanctionnerait leur propre tactique tout en stigmatisant chez leurs adversaires l'hérésie sacrilège de gens coupables de blasphémer la loi fonda-

¹ Extrait de *Socialisme et liberté*, de Fritz Brupbacher, Editions de la Baconnière – Neuchâtel, 1954.

² Annotation de Jean-Paul Samson.

mentale de l'alliance des travailleurs. A cet effet, ils firent adopter par la conférence une résolution s'achevant en ces termes : « Considérant que le prolétariat comme classe ne peut s'opposer à la puissance collective des classes possédantes qu'en se constituant en un parti séparé en opposition avec tous les anciens partis des dites classes ; que cette constitution du prolétariat en un parti politique est indispensable en vue d'assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but dernier, la suppression des classes ; que le rassemblement des forces de la classe ouvrière tel qu'il se trouve déjà réalisé par les luttes économiques, doit également, à la masse de cette classe, servir de levier dans sa lutte contre la puissance politique de ses exploités, la conférence rappelle aux membres de l'Internationale que, dans l'état de lutte de la classe ouvrière, son activité économique et son activité politique sont inséparablement liées. »³

Les trois autres points révélateurs du dessein tactique de Marx sont : a) l'extension des pouvoirs discrétionnaires du Conseil général, auquel fut reconnue la faculté de fixer la date et le lieu du prochain congrès « ou de la conférence qui le remplacerait » ; b) une bonne politique n'allant point sans police, Outine fut chargé de préparer à l'usage du Conseil général un rapport détaillé contre Bakounine ; c) enfin, la conférence « décréta » que, si les deux confédérations romandes ne parvenaient pas à se réconcilier, les sections dissidentes formeraient une « Fédération jurassienne » initiative que les Jurassiens avaient déjà adoptée d'eux-mêmes, sans s'imaginer assurément qu'ils se verraient, après coup, intimer l'ordre de la prendre⁴.

3 Nous nous sommes volontairement abstenu de chercher dans James Guillaume la traduction – certainement infiniment plus lisible – qu'il aura donnée de ce texte. La nôtre, littérale et donc aussi éloignée d'un français à peu près buvable que le style néo-hégélien cher à Marx peut l'être d'un allemand normal, donnera l'idée du langage qui, pendant si longtemps, servit de véhicule à la pensée du socialisme dit scientifique.

4 Annotation de Jean-Paul Samson.

BIEN PEU MARXISTE ATTITUDE DE MARX

Marx estimait que ces réformes du statut de l'Internationale suffiraient à réduire à merci l'esprit de « désorganisation » et à assurer le triomphe de ses propres vues à lui. Mais toute sa science, toute la haute valeur des conceptions qu'il s'était faites ne l'empêchèrent pas d'être, dans ce cas particulier, trop exclusivement tacticien, au point de faire que la méthode adoptée par lui dans la lutte finit par contribuer à rapprocher des « fauteurs de trouble » d'autres éléments de l'Internationale. A coup de décrets promulgués par une conférence elle-même artificiellement cuisinée, il avait cru pouvoir éliminer de la réalité des faits et des tendances reflétant un devenir spontané, organique. En d'autres termes, il avait voulu faire quelque chose de parfaitement contraire à ce qui constituait la plus intime essence de sa propre théorie, selon laquelle toute « superstructure » juridique est seulement, ou surtout, la conséquence d'une infrastructure, d'une base organiquement donnée. Car il était le prisonnier de cette erreur insensée qui consistait à admettre que la seule personnalité de Bakounine était la cause de l'état d'esprit dont les manifestations éclataient, avant tout, chez les Jurassiens. Sans doute, Marx était-il le grand analyste de la société bourgeoise, mais il ne connaissait point l'esprit de l'Internationale. Ou plus exactement, il n'en connaissait qu'un aspect et se flattait de pouvoir effacer l'autre, contraire au premier, à grand renfort d'oukases. Il ne fait pas de doute qu'une tendance à la désagrégation existait dans l'Internationale ; mais les raisons en étaient bien trop profondes pour qu'il fût possible de les éliminer à l'aide de paragraphes. De la crise de l'Internationale, Marx, autrement dit, se faisait une idée trop peu marxiste. C'est qu'il y avait en lui, à côté du marxiste scientifique, un politicien du coup de force et un jacobin. Et cette composante de la personnalité de Marx était le véritable élément désorganisateur, ou du moins la cause accélératrice de la désorganisation de l'Internationale – bien plus que ne pouvaient l'être en fait les opinions de Bakounine, qui, avec un minimum de doigté chez Marx, eussent

peut-être fort bien pu subsister au sein de l'Association internationale des travailleurs.

(...)

APRÈS LA CONFÉRENCE DE LONDRES

Les décisions de la conférence de Londres ne pouvaient qu'accroître les dissensions au cœur de l'Internationale. Les Jurassiens tinrent un congrès à Sonvillers le 12 septembre 1871 et adressèrent à toutes les sections une circulaire protestant contre les abus de pouvoir de la conférence et réclamant la réunion d'un congrès. Belges, Espagnols et Italiens approuvèrent. Pour les Français, encore sous le coup de la défaite de la Commune, il est impossible de se faire une idée d'ensemble de leurs réactions. Quant à Bakounine, son rôle se borne à appuyer dans ses lettres à ses amis l'initiative des Jurassiens, car le « grand coupable » était alors bien trop occupé de sa polémique avec Mazzini pour songer à se défendre efficacement contre les accusations du camp adverse. Marx, au contraire, poursuivant efficacement l'épuration, écrivit, sans le signer, mais en en faisant assumer la responsabilité par le Conseil général, un libelle intitulé *Les Prétendues Scissions dans l'Internationale*, d'une inspiration plus basse encore, si possible, que celle de la *Communication confidentielle*. Au sujet de cette brochure, Bakounine, cité par Guillaume (*L'Internationale, Documents et souvenirs*, tome II, page 296), s'est exprimé en ces termes : « L'épée de Damoclès dont on nous a menacés si longtemps vient enfin de tomber sur nos têtes. Ce n'est proprement pas une épée, mais l'arme habituelle de M. Marx, un tas d'ordures. » Mieux vaut nous boucher le nez et nous contenter de reproduire au moins une partie du bref tableau que donne Brupbacher de la situation dans les différents pays en cette période grosse de la crise aiguë dont le congrès de La Haye (septembre 1872) allait être le théâtre ⁵ :

5 Annotation de Jean-Paul Samson.

SITUATION DANS LES DIFFÉRENTS PAYS

Nous avons déjà exposé les raisons qui avaient amené le Jura au fédéralisme. Mais également en France, en Espagne, en Italie et en Belgique, les conditions objectives avaient engendré un état d'esprit tout autre que celui qui prévalait dans le mouvement ouvrier allemand, partisan du centralisme de Marx et gagné, en général, à toute sa conception du socialisme. Bakounine croyait que ces divergences s'expliquaient en grande partie par les différences de race, mais nous estimons qu'il faut creuser plus profond. La Belgique est devenue par la suite un pays de bonne observance social-démocrate ; en Espagne comme en Italie, la social-démocratie a pris pied de façon solide, et même en France, où le syndicalisme révolutionnaire apparaît aujourd'hui⁶ comme l'héritier et le successeur du fédéralisme de la I^{re} Internationale, il existe aussi un important mouvement social-démocrate. Les causes à l'œuvre dans ces pays pendant les premières années consécutives à 1870 étaient donc nettement limitées dans le temps.

En France, après la guerre de 1870-1871, personne ne pouvait se dire révolutionnaire qui ne fût point communal, c'est-à-dire fédéraliste, antiétatiste et antiparlementaire. Exception faite de la petite secte des blanquistes, formée de jacobins communistes. L'Internationale avait été mise hors la loi, mais, en dépit des violences de la réaction, elle n'en avait pas moins maintenu son organisation dans la plupart des villes ; simplement, cette organisation était devenue secrète. De nombreuses sections françaises de l'Internationale étaient en correspondance avec les Jurassiens, et même quelques-unes avaient, sur leur demande, été admises dans la Fédération jurassienne. Dans certaines parties de la France, les sections étaient groupées en fédérations régionales. Outre ces sections illégales et secrètes, il y avait environ cent cinquante bourses du travail fonctionnant officiellement et qui, toutes, étaient pénétrées d'esprit fédéraliste. Un homme qui, par la suite, devait devenir social-

6 1913.

démocrate (et le doctrinaire par excellence du marxisme parlementaire), Jules Guesde, alors réfugié en Suisse à la suite d'un délit de presse, était à l'époque l'un des plus ardents propagandistes des idées bakounistes et jurassiennes ; il combattait tout particulièrement le parlementarisme et ce qu'il appelait la comédie du suffrage universel, dénonçant d'autre part comme le plus grand danger que pût courir l'Internationale les intrigues fomentées par Karl Marx dans le but de la soumettre à sa dictature.

Passant ensuite à l'Espagne, à l'Italie et à la Belgique, Brupbacher achève de montrer combien, loin d'être l'effet des menaces de quelques désorganiseurs, les sympathies fédéralistes étaient alors spontanées dans la grande majorité de l'Internationale.

Au mois de mai 1872, Marx avait encore jeté de l'huile sur le feu en publiant, sous la responsabilité du Conseil général, la brochure, ci-dessus mentionnée, sur *Les Prétendues Scissions dans l'Internationale*, où il s'évertuait à expliquer tout le conflit d'alors par les seules intrigues personnelles des ennemis du centralisme. (Même en matière d'antimarxisme, Marx avait de la suite dans les idées !) Or, c'est dans ces conditions que le Conseil général décida que le prochain congrès (celui qui devait rester fameux pour avoir automatiquement entraîné la mort de la 1^{re} Internationale) aurait lieu à La Haye.

Mais avant d'en rappeler les événements principaux, laissons d'abord Brupbacher brièvement décrire les procédés d'Engels et de Lafargue dans les affaires d'Espagne⁷ :

MACHINATIONS EN ESPAGNE

En Espagne aussi, des dissensions avaient éclaté au sein de l'Internationale. Lafargue, partisan et, depuis 1868, gendre de Marx, était arrivé dans le pays en 1871 et avait noué des relations étroites avec le Conseil fédéral de la Fédération espagnole de l'Association internationale des travailleurs. Or, les membres du Conseil espagnol l'étaient en même temps de *l'Alianza* (société secrète fondée à Barcelone en 1870 par deux amis de Bakounine et se proposant pour

7 Annotation de Jean-Paul Samson.

but « d'empêcher, au sein des unions ouvrières locales, que le mouvement ne prenne une tendance réactionnaire et antirévolutionnaire ») et voulaient que Lafargue y entrât également. Lafargue n'en fit rien, fondant au contraire, avec certains des membres du Conseil fédéral, les *Defensores de la Internacional* qui se proposaient d'absorber *l'Alianza* pour la faire disparaître. Mais ce plan ne réussit point (Lafargue demeura sans influence sur le nouveau Conseil fédéral, élu en avril 1872 au congrès de Saragosse) et ... lasse des intrigues et des calomnies de Lafargue, la section de Madrid finit même par l'exclure, ainsi que ses amis.

Il fonda alors une nouvelle section, de neuf membres, laquelle, sans faire partie de la fédération nationale, fut directement admise dans l'Internationale par le Conseil général de Londres. Le secrétaire général pour les affaires espagnoles était Friedrich Engels, qui entretenait avec la Fédération nationale d'Espagne les relations les plus tendues. On sait que les secrétaires pour chaque pays n'étaient pas élus par la fédération nationale en cause, mais désignés par le Conseil général, et c'est de cette façon qu'Engels avait été nommé secrétaire pour l'Espagne et l'Italie. Lorsqu'il eut appris l'existence de *l'Alianza*, Engels ordonna à l'Internationale espagnole de procéder à une enquête sur cette association, ajoutant à l'adresse de ses correspondants la menace que le Conseil général, « à moins de recevoir une réponse catégorique et satisfaisante par retour du courrier », les dénoncerait « publiquement en Espagne et à l'étranger ... comme traîtres à l'Internationale ... » La réponse ne venant point, Engels proposa au Conseil général de suspendre le Conseil fédéral espagnol. Mais sa proposition ne fut pas acceptée. En revanche, le groupe ... de Lafargue publia dans son organe les noms des membres de *l'Alianza*, geste d'une élégance souveraine si l'on songe que la police espagnole s'en trouva du même coup bénévolement informée. Comment s'étonner si un pareil procédé devait mener les Espagnols à désigner pour le congrès de La Haye des délégués qui se prononceraient contre Marx et le Conseil général ?

IX. LA LUTTE OUVERTE : LE CONGRÈS DE LA HAYE

REMARQUES PRÉLIMINAIRES AU SUJET DU CONGRÈS DE LA HAYE

Le congrès était convoqué pour le 2 septembre 1872. Avec lui va s'achever le second acte du drame de l'Internationale, qui avait commencé avec le congrès de Bâle et la chute de la Commune. L'acte premier nous avait fait assister à la lente cristallisation des diverses idées et conceptions à l'intérieur de l'Internationale. Les premiers frottements et conflits s'y montrent déjà, mais sans qu'il en résulte un choc violent. Chaque parti, pendant cette première période, travaille à l'élaboration et à la diffusion des idées qui lui sont chères et qui expriment sa nature. Mais dans toute l'Europe, après la chute de la Commune, travailleurs et révolutionnaires ayant beaucoup perdu de leur confiance en eux-mêmes, « le centre de gravité du mouvement ouvrier passe de France en Allemagne » ; les Français de sentiment et de pensée révolutionnaires et autonomistes avaient été presque entièrement balayés par la défaite de la Commune, et du même coup, d'avance, avait bataille gagnée l'esprit qui s'incarnait en Marx : l'esprit, la conception générale de la vie, la mentalité de cette partie du prolétariat que n'animaient ni un furieux instinct révolutionnaire ni la volonté d'une liberté sans limite au sein de sa propre organisation comme dans la vie du peuple en général.

Sans doute, l'autre esprit continuait à vivre dans d'autres pays, mais non point en vertu de l'existence d'un prolétariat autonome, indépendant de la bourgeoisie ; au contraire, c'était parce que, dans ces pays, la révolution bourgeoise n'était pas encore entièrement morte et que l'aile extrémiste des révolutionnaires bourgeois influençait, justement, les mouvements ouvriers, les pénétrant de ses propres aspirations et leur conférant quelque chose de cet esprit révolutionnaire et philosophique que Marx, à l'origine, avait possédé lui-même et qu'il n'avait perdu qu'en se dépouillant de son

ardente foi première en une révolution prochaine. Mais cet esprit philosophique, le prolétariat le moins évolué de l'époque, à savoir le prolétariat allemand, ne pouvait certes pas le posséder ; or, c'est sur ce prolétariat qu'était réglée toute la tactique de Marx.

En tout état de cause, une chose est certaine : Marx a provoqué à La Haye la dislocation de la vieille Internationale. Il n'a pas permis à ce qui, peut-être, devait nécessairement disparaître, de mourir en beauté. Par la façon dont il a combattu ses adversaires, il s'est, même aux yeux de ceux qui lui donnent raison sur le fond, à jamais déconsidéré ; car il a eu recours à des procédés que lui pardonneront les gens pour qui la fin justifie les moyens, mais en aucun cas des hommes tant soit peu dignes de ce qui fut, au fond, l'idéal de sa propre jeunesse.

LE CONGRÈS DE LA HAYE (2-7 SEPTEMBRE 1872)

« Cher Kugelmann,

« Au congrès international, il s'agit de la vie ou de la mort de l'Internationale, et avant de me retirer je veux au moins la protéger contre les éléments dissolvants. L'Allemagne doit donc avoir le plus de représentants possible. Comme tu viendras sans aucun doute, écris à Hepner que je le prie de te procurer un mandat de délégué.

« Bien à toi. *Karl Marx.* »⁸

Marx avait écrit (le 21 juin 1872) une lettre analogue à Sorge afin de lui demander onze mandats pour ses partisans. On voit par là qu'il estimait que les élections en vue du congrès devaient être « faites », vu que les sections ne désigneraient probablement pas

⁸ Cette lettre (Brupbacher omet de l'indiquer) est du 29 juillet 1872 ; nous la donnons ici dans la traduction de James Guillaume. Le Dr Kugelmann, partisan de Marx, habitait Hanovre. C'est également à lui que Marx avait adressé, pour qu'il en fît part aux principaux chefs de la démocratie socialiste allemande, la fameuse *Communication confidentielle*.

d'elles-mêmes des hommes fidèles à ses opinions. De toute manière, Marx, ainsi qu'on peut le constater ici, ne laissait point d'obéir au principe selon lequel l'action personnelle de l'individu peut exercer une influence décisive sur la marche de l'histoire. D'une part, il lui paraissait évident que la seule ambition de Bakounine était capable de désagrégier toute l'organisation de l'Internationale, et de l'autre il croyait être en mesure, avec le concours de ses partisans, de poser des contre-mines assez puissantes pour réduire à néant le présumé complot de son adversaire. De plus, pensant aussi que tous les moyens étaient bons pourvu qu'ils fussent efficaces, il n'avait aucun scrupule à avoir recours à des procédés qu'il eût, chez autrui, dénoncés avec la dernière violence ou impitoyablement ridiculisés.

En outre, la lettre à Kugelmann nous montre également que Marx était las du Conseil général et voulait se retirer de la direction de l'Internationale. Une sorte de résignation en émane. Marx continue à s'occuper sérieusement d'une chose dont il a déjà par-dessus la tête.

Quant à Bakounine, il ne prit aucune part aux préparatifs en vue du congrès. Le soin de désigner l'opposition incombe en fait aux Jurassiens, spécialement à James Guillaume qui, au point de vue tactique, était le véritable organisateur de la tendance fédéraliste.

La tâche que Marx réservait au congrès de La Haye, dont il avait plus ou moins dirigé le recrutement, peut se définir ainsi : exclusion de l'Internationale les éléments que lui, Marx, estimait dangereux ; confirmer et accroître encore les pouvoirs discrétionnaires du Conseil général ; enfin, proclamer le caractère obligatoire de l'action politico-parlementaire. On le voit, il s'agissait d'une série de « mesures législatives », de règlements. Vu l'autorité dont jouissait l'Internationale, ces mesures, aux yeux de Marx, devaient nécessairement être efficaces et ramener dans la bonne voie les masses innocentes et dociles. La composition du congrès étant véritablement favorable – elle répondait à souhait à toute la peine que l'on s'était donnée à cet effet il devait en sortir sans grande difficulté ni frictions les décisions mêmes que l'on estimait désirables. Car la « bonne » préparation du congrès en empêcha les assises d'être dramatiques, comme on se les représente d'ordinaire. Ce ne fut pas une réunion d'hommes discutant honnêtement et dignement de grandes

idées, une rencontre de gens se prenant mutuellement au sérieux et croyant à la possibilité de se convaincre les uns les autres, mais des ennemis s'y affrontaient, qui n'avaient plus rien à se dire. Marx était calme, car il savait qu'il aurait la majorité, que le plus gros du travail, donc, n'était plus à faire ; et les fédéralistes ne l'étaient pas moins, sachant, eux aussi, que les jeux étaient faits. Mais s'ils n'ignoraient pas que leurs chances, à ce congrès, étaient mauvaises, ils avaient d'autre part la ferme conviction que la vie du dehors, la vraie vie – au delà de toute cette machination – était avec eux. Dès avant l'adoption des « foudroyantes » décisions de l'assemblée, ils avaient décidé d'organiser une action commune à poursuivre après le congrès et qui lui survivrait dans l'avenir.

L'ordre du jour du congrès comportait ces trois points : 1° extension des pouvoirs du Conseil général ; 2° la « nécessité de l'action politique » (à faire intégrer aux statuts) ; 3° diverses questions administratives. La majorité fabriquée par Marx adopta naturellement les deux premiers, de même (ce qui signifiait pratiquement la liquidation de l'organisation) le transfert à New-York du siège de l'Internationale. Mais pour Marx et Engels la question principale (comprise sous le terme vague du troisième point de l'ordre du jour) était celle de l'Alliance. Marx ne trouva rien de mieux que de confier à une haute commission le soin de statuer sur le cas de Bakounine après examen du rapport d'Outine, lui-même non présent (Marx avait jugé préférable de ne pas le faire paraître au congrès). Ce rapport, véritable élucubration du plus pur esprit policier, tendait non seulement à démontrer l'existence de l'Alliance, mais en outre à déconsidérer personnellement Bakounine en l'accusant d'escroquerie (toute une sombre histoire de détournement de fonds, à faire pâlir d'envie les plus fameux auteurs de romans feuilletons) et en lui imputant les faits et gestes de Netchaïef. Non content de cette édifiante littérature, Marx avait en outre versé au dossier certaine pièce qu'il s'était procurée en Russie, pièce soi-disant de la main de Bakounine mais en réalité rédigée par Netchaïef et d'où il était censé ressortir que Bakounine, à l'égard de l'éditeur de sa traduction du *Capital*, se serait ni plus ni moins rendu coupable de chantage. La haute commission, qui siégea à huis clos, rendit un verdict dont le moins qu'on puisse dire est qu'il était passablement vague, embarrassé et contradictoire. Le congrès, docile, n'en prononça pas moins l'exclusion de Bakounine par 25 voix contre 7, avec 8 abstentions, et de James Guillaume, par 25 voix contre 9, avec 9 abstentions. Le Jurassien Schwitzguébel ayant eu 17 voix en sa faveur, contre 15,

ne fut donc pas exclu, et le Conseil général jugea prudent de ne pas mettre aux voix les autres demandes d'exclusion⁹.

TACTIQUE ET IDÉAL

Les idées, les sympathies qui rapprochent les hommes ne se laissent pas éliminer à coup de résolutions de congrès. Tout ce que ces résolutions peuvent faire, c'est de compromettre telle ou telle opinion aux yeux des gens qui respectent par définition l'autorité des conciles. Marx pouvait avoir raison en estimant que l'évolution politique ne se déroulerait pas dans le sens souhaité par les Jurassiens ; il pouvait avoir raison de penser que le prolétariat n'était pas mûr pour l'action directe ni pour le fédéralisme ; mais son coup de force du congrès de La Haye, la fabrication d'une majorité ne pouvaient pas biffer de la réalité des sentiments, des convictions ni des organisations qui s'opposaient à sa façon de voir. Ce coup de force de Marx, au contraire, ne souda que plus étroitement ensemble les éléments de l'opposition, retardant même, pourrait-on dire, par un obstacle artificiellement grossi, le triomphe des idées de son auteur. Les vues de Bakounine et de ses amis étaient peut-être erronées ; mais le fondateur du matérialisme historique eût été plus logique avec lui-même en considérant ces idées comme l'expression de certaines conditions historiquement données, au lieu de vouloir les réduire à néant à grand renfort de paragraphes. La suite, non point immédiate mais ultérieure, des événements montre que Marx, quant au jugement porté sur les masses et leur capacité d'action directe, leur sens de la liberté, avait vu plus juste que les Jurassiens et Bakounine. Mais l'attitude de Marx n'en a pas moins accéléré l'éclipse provisoire de l'idée internationale, tandis que la fondation de partis nationaux indépendants et qui ne se sont point donné pour organe de liaison quelque chose comme un tout-puissant Conseil général, démontre que les autonomistes avaient raison devant le tribunal de l'histoire. Et si, sur bien des points, l'histoire a donné tort aux fédéralistes, c'est sans doute pour cette seule raison que leurs idées répondaient mieux aux aspirations idéales d'une volonté

9 Annotation de Jean-Paul Samson.

vraiment humaine qu'à la volonté et aux aspirations de la grande masse.

La grande et profonde différence entre Marx et Bakounine réside en effet en ceci que le premier se rangeait du côté de la dure réalité, avec tous les obstacles qu'elle implique, tandis que Bakounine et ses amis incarnaient une aspiration intime et profonde de la nature humaine, aspiration condamnée une fois de plus, alors, à ne point s'accomplir, mais qui ne cesse de reparaître dans l'individu et dans la masse : la volonté de ne pas avoir de maître, la volonté aussi de n'être le maître de personne. Marx était un tacticien ; mais Bakounine appartenait à ces natures prométhéennes qui défendent une cause coûte que coûte, fussent-elles périr. Marx avait besoin que le succès fût de son côté ; il ne pouvait se représenter la vie autrement, ni pour lui-même ni pour la masse. Bakounine, Guillaume et leurs amis, bien plus peut-être qu'ils ne s'en doutaient eux-mêmes, luttèrent pour une idée. En quoi résidaient tout ensemble et la force et la faiblesse de ces deux types d'hommes.

X. MORT DE L'INTERNATIONALE

DEDOUBLEMENT DE L'INTERNATIONALE

Dès avant la séance du congrès qui devait s'occuper de la question de l'Alliance, les délégués de la minorité avaient pris mutuellement contact et tenu un certain nombre de réunions... Après le congrès, la minorité voulut tout d'abord arrêter sa propre ligne de conduite. En vue de réaliser l'union de tous les éléments oppositionnels, on décida de profiter de l'occasion offerte par la convocation, prévue pour le 15 septembre 1872 à Saint-Imier, d'un congrès où devaient déjà, de toute façon, se rendre des délégués français, espagnols et italiens.

Ainsi, par l'exclusion de Bakounine et de Guillaume, Marx avait abouti à un état de choses qui n'était assurément pas conforme à ses intentions. Il avait voulu épurer l'Internationale et, au lieu de cela, il

l'avait désorganisée, scindée en deux camps. Il n'avait pas seulement fait exclure Bakounine et Guillaume, mais provoqué la dissidence de fédérations nationales tout entières, désormais résolues à prendre contact entre elles et à suivre leur propre voie. Les marxistes ont toujours donné des événements une peinture qui fait apparaître Bakounine comme le désorganisateur de l'Internationale. Mais, pour autant qu'on veuille rendre un ou plusieurs individus responsables de la scission, il faut constater que les vrais désorganisateurs furent Marx et ses amis. Nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, c'est dans les conditions politiques et économiques que nous voyons la cause profonde de toute cette tragédie. Mais les causes de cet ordre n'opèrent jamais seules, et le plus ou moins de lenteur ou de rapidité, les modalités aussi, des solutions apportées aux problèmes posés par l'histoire, tout cela est, dans une large mesure, influencé par les protagonistes eux-mêmes, dont la psychologie est déterminée par d'autres facteurs encore que les seules conditions de la production économique de l'époque.

CARACTÈRE EXPÉRIMENTAL DE L'INTERNATIONALE ANTIAUTORITAIRE

Par leur séparation d'avec l'Internationale, certaines tendances idéologiques atteignirent un grand degré de pureté qui en diminua l'attrait auprès des masses, mais conféra en même temps à l'Internationale antiautoritaire la valeur d'une importante expérience historique. Peut-être cette Internationale antiautoritaire fut-elle surtout un laboratoire d'idées et peut-être présente-t-elle plus d'intérêt pour le psychologue que pour le politicien, ou du moins n'intéresse-t-elle celui-ci que par le caractère négatif de ses résultats. De toute façon, l'on ne saurait la passer plus ou moins sous silence. Elle présente une foule d'idées et de conséquences significatives, car elle fut comme le chaos d'où devaient sortir le syndicalisme et l'anarchisme modernes. Elle représente une tentative pour accorder, dans la vie politique, plus de valeur à l'idée de liberté que ne le réclamait

la psychologie des masses, en même temps que l'essai de s'appuyer, également dans le mouvement ouvrier, sur la fiction de la « conscience de soi », de l'individu conçu comme un être éclairé, avisé, intelligent, pouvant agir par lui-même, et, sur la base de cette fiction, de combattre le capitalisme et l'Etat, voire même de les combattre autant que possible avec succès.

Elle fut un essai, beaucoup diront manqué et prématuré, pour remplacer l'instrument de la discipline par l'idée de libre solidarité et pour n'en appeler qu'à celle-ci en vue d'endiguer et d'harmoniser les initiatives individuelles. Or, ce n'était là autre chose que la conception bakouninienne fondamentale. Et l'Internationale antiautoritaire comptait parmi les siens un homme bien plus éminemment fidèle à ce principe et plus heureux aussi dans son application que ne le fut jamais Bakounine : son jeune ami James Guillaume.